

cœur l'avancement et le progrès des beaux-arts dans notre pays ne se contentent pas de payer leur abonnement, mais qu'ils s'efforcent de propager partout l'ALBUM MUSICAL et ils auront droit à notre reconnaissance éternelle.

Décembre 1883.

LA RÉDACTION.

L'OPÉRA ITALIEN

La courte saison d'opéra italien que nous avons eue à Montréal a été inaugurée le 24 de ce mois par la *Somnambule*. Le chef-d'œuvre de Bellini a été donné d'une façon superbe et il est vraiment regrettable que l'auditoire n'ait pas été plus nombreux. Mme Gerster est une artiste de première force, mais elle était peu connue à Montréal, et cela explique pourquoi la salle était presque vide. Vû les prix élevés nos amateurs pouvaient difficilement se payer trois représentations, et ils se réservaient pour la Patti. Aussi le mercredi soir, notre Académie de Musique était-elle littéralement remplie.

Dès sept heures et demie toutes les loges étaient occupées, tous les sièges étaient pris et quelques retardataires eurent toutes les peines du monde à se rendre à leurs places tant les allées étaient encombrées.

A 8 heures le rideau se leva sur la première scène de la *Traviata* et la grande diva, la charmeuse par excellence, comme on s'est si souvent plu à l'appeler, la Patti en un mot, apparut charmante et gracieuse, devant les yeux éblouis des spectateurs. Un tonnerre d'applaudissements éclata alors dans la salle et à l'exception de l'Albani nous ne croyons pas qu'aucune artiste n'ait jamais eu une ovation aussi enthousiaste, aussi spontanée.

Violetta est un des bons rôles de la Patti et elle y est tout simplement admirable. On a beau dire dans certains cercles qu'elle n'est plus tout à fait ce qu'elle était il y a dix ans, il n'en est pas moins incontestable que c'est encore la plus grande artiste que nous ayons entendue à Montréal. Cette femme n'est pas devenue chanteuse, elle est née chanteuse, et c'est une organisation musicale probablement unique au monde.

Ses notes piquées, ses vocalises et son trille dans le grand air *Sempre libera Degg'io* sont réellement extraordinaires et l'auditoire le comprit, car après cet air les applaudissements les plus enthousiastes rappelèrent Mme Patti, qui dut revenir deux fois devant le rideau où elle reçut des fleurs.

Même perfection, même succès dans *Ah fors e lui che l'anima*, mais c'est surtout dans le dernier acte qu'éclata son triomphe. Elle dit et chanta l'*Addio del Passato* avec tant de sentiment et d'une façon si émouvante que plus d'un auditeur se sentit venir les larmes aux yeux.

Vicini, qui remplaçait Nicolini, nous donna un *Alfredo* fort acceptable. Il attaque peut-être ses notes un peu bas, mais c'est probablement dû à la rigueur de notre climat.

Galassi, dans le rôle de *Germont* a été superbe et nous n'avons que des éloges à lui adresser. C'est un baryton de premier ordre : le timbre est chaud ; la voix, pleine et sonore, est d'une égalité et d'une rondeur parfaites dans tous

ses registres. Elle est aussi très étendue et Galassi attaque les notes élevées avec autant de facilité qu'un ténor.

Les chœurs et surtout l'orchestre, sous l'admirable direction de Signor Arditi, s'acquittèrent de leurs parties respectives avec une rare perfection.

La troisième représentation ne le céda en rien aux deux premières et Lucie de Lammemoor fut aussi très bien rendue.

Mme Gerster remporta un véritable triomphe dans le rôle de *Lucia* qu'elle joua et chanta en grande artiste. La scène de la folie était quelque chose de saisissant, l'illusion était complète et nous ne craignons pas d'avancer qu'il est impossible d'y mettre plus de naturel ni de sensibilité.

Le sextuor du second acte fut bissé avec frénésie et les artistes furent forcés de se rendre aux *encore* de l'auditoire.

Vicini fut moins mauvais et chanta plus juste que d'habitude. *Edgardo* lui va décidément mieux qu'*Alfredo*.

Quant à Galassi, il fut à la hauteur de la réputation qu'il s'était créée dès le premier soir. Il rendit le rôle d'*Aston*, avec autant de perfection que celui de *Germont* dans la *Traviata* et c'est sans contredit le plus beau baryton que nous ayons entendu.

J'arrive à la dernière représentation et je voudrais m'abstenir d'en parler. Mme Pappenhcim et signor Bello qu'on nous a fait entendre le samedi dans *Il Trovatore* n'étaient pas dignes de figurer dans la troupe qui vient de nous visiter. L'une est une ruine et l'autre est tout au plus un amateur.

Le Col. Mapleson aurait pu se dispenser de nous imposer son *Trovère* et nous n'aurions jamais songé à lui en faire un reproche.

Quoi qu'il en soit, ces quelques représentations d'opéra que nous avons eues feront époque dans nos annales et nos amateurs en garderont probablement longtemps le souvenir.

LE CONCERTO DE BÉBÉ

Comme la littérature, la musique a eu aussi ses grands hommes, qui ont su se faire petits pour les enfants, et il existe encore quelque part des boîtes à musique pour lesquelles Mozart avait composé des airs tout exprès, afin d'en faire la surprise à quelque gamin ou à quelque fillette.

Haydn, qui fut pendant longtemps l'hôte du prince Esterhazy composa maintes fois de la musique pour accompagner des drames... de marionnettes, des opéras enfantins, que jouaient les jeunes princesses et leurs petites amies. La symphonie burlesque, où le mirliton joue un rôle si important, et qui nous est restée, date de cette époque.

Quelques unes de ces œuvres furent gravées en Italie, et la *Cafetière bizarre* est de ce nombre ; mais combien d'exquises improvisations perdues !

Pourtant, le plus souvent, Haydn écrivait ces pièces ; plusieurs d'entre elles, composées pour servir de délassement après la leçon de musique des enfants, étaient même religieusement conservées par le prince Esterhazy.

Un jour un incendie détruisit le château. On sauva ce que l'on put ; mais rien ne flamba comme la musique ! et